

ham, et jamais nous ne fûmes les esclaves de personne ; comment dites-vous : vous serez libres ? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis : quiconque commet le péché est esclave du péché. Or l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; mais le fils y demeure toujours. Si donc le Fils vous affranchit, vous serez vraiment libres. » (Jean VIII, 33-36.)

Quelle admirable parole ! le péché rend esclave celui qui le commet ; l'esclave peut être jeté dehors, livré à la mort, jeté à l'ignominie, entendons : dans l'enfer ; mais le Fils demeure toujours avec son Père : Jésus parlait alors de lui-même.

C'est bien Lui, en effet, qui a affranchi les âmes et les corps, en détruisant tout esclavage, par ces paroles adressées à ses Apôtres de tous les temps : Allez et enseignez toutes les nations, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé et les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Partout où Jésus a régné, bientôt l'esclavage a cessé. Quand l'âme est libre du péché, le pire de tous les esclavages, puisque c'est celui de Satan, le corps se relève, secoue ses chaînes et va se placer au rang des nobles affranchis du Christ ; dix-neuf siècles de christianisme le prouvent.

Jésus continue : « Je sais que vous êtes enfants d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole ne prend pas en vous. Pour moi, ce que j'ai vu en mon Père, je le dis ; et vous, ce que vous avez vu en votre père, vous le faites. Ils répliquèrent et lui dirent : Notre père est Abraham. Jésus leur dit : Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. Or, maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi un homme qui vous dis la vérité, que j'ai entendue de Dieu : cela, Abraham ne l'a point fait. Vous, vous faites les œuvres de votre père. Ils lui dirent aussitôt : Nous ne sommes point nés de fornication ; nous n'avons

qu'un père, qui est Dieu. Jésus donc leur répondit : Si Dieu était votre père, certes, vous m'aimeriez, parce que c'est de Dieu que je suis sorti et suis venu : en effet, je ne suis point venu de moi-même ; mais c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne connaissez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez écouter ma parole. Le père dont vous êtes nés est le démon, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il était homicide dès le commencement, et il n'est point demeuré dans la vérité. Aussi la vérité n'est point en lui. Quand il profère le mensonge, il dit ce qui lui est propre ; car il est menteur, et père du mensonge. Pour moi, quand je dis la vérité, vous ne me croyez pas. Qui d'entre vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? » (Jean VIII, 37-46.)

Quel défi ! Il faut être Dieu pour parler ainsi. Non, jamais enfant des hommes n'a poussé l'audace jusque-là. Les dieux des païens avaient eux-mêmes leurs vices et leurs crimes, et la philosophie antique n'a jamais imaginé, ni produit un homme parfait. Le Christ seul est parfait, parce qu'il est l'Homme-Dieu. Cherchez-en un autre, dans les âges passés, ou dans les temps modernes, vous n'en trouverez nulle part. Appelez dans un congrès universel tous les peuples ; évoquez de la tombe tous les plus sages sortis du sein de l'humanité ; interrogez tous les horizons, l'histoire et le genre humain tout entier, et dites leur : Proclamez le nom d'un homme parfait... l'histoire fera silence, la philosophie se taira, l'humanité courbera la tête... mais une voix qui a retenti aux rives du Jourdain et sur la cime du Thabor, sur la tête de Jésus, dira : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances : écoutez-le.

C'est pourquoi Jésus a pu jeter au monde ce défi : Qui de vous me convaincra de péché ? Les pharisiens,

dont le regard l'épiait jour et nuit, n'ont rien eu à répondre. On a pu jeter de la boue sur les vêtements du Christ, comme Julien l'Apostat lançait le sang impur de sa blessure à la face du soleil; mais cette boue et ce sang retombent sur les ennemis de Dieu.

Et Jésus, les regardant dans sa ferme et majestueuse attitude, leur disait : « Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu; ainsi vous, vous ne les entendez point, parce que vous n'êtes pas de Dieu. Là-dessus les Juifs lui répondirent : Ne disons-nous pas bien que vous êtes un Samaritain, et que le démon est en vous? Jésus reprit : Le démon n'est pas en moi; mais j'honore mon Père, et vous, vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche pas ma gloire; il est quelqu'un qui la cherchera et qui jugera. En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. » (Jean VIII, 47-51.)

Ici encore Jésus parle de la mort de l'âme, qui consiste dans sa séparation, sa désunion avec Dieu, soit temporelle, soit éternelle, causée par le péché mortel, tandis que les Juifs grossiers restent obstinément plongés dans la matière. « Maintenant, disent-ils alors, nous connaissons que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort, et les prophètes aussi, et vous dites : Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais la mort. Êtes-vous plus grand que notre père Abraham, qui est mort? et les prophètes aussi sont morts. Qui prétendez-vous être? Jésus répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien : c'est mon Père qui me glorifie; lui que vous appelez votre Dieu. » (Ibid. 52-54.)

Pouvait-il aller plus loin dans l'affirmation de sa divinité, à moins de dire : *Je suis Dieu*? Il dit : Mon Père est Celui que vous appelez votre Dieu.

« Cependant vous ne l'avez pas connu, mais moi, je

le connais, ajouta-t-il; et si je disais que je ne le connais pas, je serais menteur, comme vous; mais je le connais et je garde sa parole. Abraham votre père a tressailli, dans l'espoir de voir mon jour; il l'a vu et il s'est réjoui. Les Juifs répliquèrent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham? Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Avant qu'Abraham fût, moi je suis. A ces mots, ils prirent des pierres pour les jeter contre lui; mais Jésus se cacha et sortit du temple. » (Jean VIII, 55-59.)

C'est ainsi que la Loi commandait de traiter les blasphémateurs. Les Juifs avaient donc fini, par comprendre que Jésus se disait Fils de Dieu, et qu'il était le Messie. Refusant de le croire, ils cherchaient à le faire mourir, pour être agréables à Dieu. Mais Jésus le leur dira : ils n'étaient pas de bonne foi; parce qu'ils avaient entendu sa parole, et vu les miracles qu'il faisait : parole et miracles qui ne pouvaient venir que de Dieu.

Pour achever de les persuader, ou de les confondre, le Maître, en sortant, va opérer un des plus grands miracles qu'il eût faits : la guérison d'un aveugle-né.

XVI.

GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ.

« Comme Jésus passait, il vit un aveugle de naissance. Et ses disciples l'interrogèrent : Maître, qui a péché, celui-ci ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle? Jésus répondit : Ni celui-ci, ni ses parents, n'ont péché; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Il faut que je fasse les œuvres de Celui qui m'a envoyé, tandis qu'il est jour; la nuit vient où

personne ne peut agir. » (Jean IX, 1-4.) Quelle belle leçon pour nous ! la vie nous est donnée pour multiplier nos bonnes actions ; la nuit, c'est-à-dire la mort vient, et bien vite, hâtons-nous de travailler, de semer en ce monde, pour récolter au ciel. Dans ce but, soyons les ouvriers du Christ disant : « Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. » Il va le prouver. (Ibid. 5.)

« Après qu'il eut parlé ainsi, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, et frotta de cette boue les yeux de l'aveugle. Et il lui dit : Va, lave-toi dans la piscine de Siloé, mot qui signifie l'Envoyé. Il y alla, et se lava, et il revint voyant. Or, les voisins, et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône, disaient : N'est-ce pas là celui qui était assis et qui mendiait ? Les uns disaient : C'est lui. Les autres disaient : Non, c'est un qui lui ressemble. Mais lui disait : C'est bien moi. Ils lui demandaient donc : Comment tes yeux ont-ils été ouverts ? Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue et a frotté mes yeux, en me disant : Va à la piscine de Siloé, et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé, et je vois.

« Ils lui demandèrent : Où est-il ? Il répondit : Je l'ignore. Alors ils amenèrent aux pharisiens celui qui avait été aveugle. Or, c'était un jour de sabbat, que Jésus fit de la boue et ouvrit ses yeux.

« Les pharisiens donc lui demandaient aussi comment il avait vu ; et il leur dit : Il a mis de la boue sur mes yeux, et je me suis lavé, et je vois. Là-dessus quelques-uns des pharisiens disaient : Cet homme n'est pas de Dieu, car il ne garde point le sabbat. Les autres disaient : Comment un pécheur peut-il faire de tels prodiges ? Et il y avait division entre eux.

« Ils continuèrent donc à questionner l'aveugle : Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? Aussitôt il

répondit : c'est un prophète. Mais les Juifs ne crurent point de lui qu'il eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent appelé les parents de celui qui avait vu. Et ils les interrogèrent disant : Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ?

« Les parents leur répondirent : Nous savons que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle. Mais comment voit-il maintenant, ou qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas ; interrogez-le, il a l'âge, qu'il réponde pour lui-même. Ses parents parlèrent ainsi parce qu'ils craignaient les Juifs. Car les Juifs étaient convenus ensemble que si quelqu'un confessait que Jésus était le Christ, il serait chassé de la synagogue. C'est pourquoi ses parents dirent : Il a l'âge, interrogez-le lui-même.

« Ils appelèrent donc de nouveau l'homme qui avait été aveugle, et lui dirent : Rends gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. Mais lui répondit : S'il est pécheur, je ne sais ; je sais seulement que j'étais aveugle, et que maintenant je vois. Derechef ils lui demandèrent : Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit et vous l'avez entendu ; pourquoi le voulez-vous encore entendre ? Voulez-vous aussi devenir ses disciples ? Ils le maudirent donc et lui dirent : Sois son disciple, toi ; pour nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci, nous ne savons d'où il est. Cet homme répondit : Certes, c'est une chose étrange, que vous ne sachiez d'où il est ; et il m'a ouvert les yeux ! Or, nous savons que Dieu n'écoute point les pécheurs ; mais si quelqu'un est serviteur de Dieu et fait sa volonté, il l'exauce. Jamais on n'a ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. Sur quoi, ils répondirent : Tu es né tout

entier dans le péché, et tu nous enseignes ! Et ils le jetèrent dehors. Jésus apprit qu'ils l'avaient jeté dehors, et l'ayant rencontré, il lui demanda : Crois-tu au Fils de Dieu ? Celui-ci lui répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? Jésus lui dit : Tu l'as déjà vu, et celui qui parle avec toi, c'est lui-même. Aussitôt il reprit : Je crois, Seigneur. Et se prosternant, il l'adora. Alors Jésus lui dit : Je suis venu en ce monde pour le jugement, afin que ceux qui ne voient pas, voient, et que ceux qui voient, deviennent aveugles. Quelques-uns d'entre les pharisiens, qui étaient avec lui, entendirent cela, et lui dirent : Sommes-nous aveugles, nous aussi ? Jésus leur répondit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché ; mais puisque vous dites : Nous voyons, votre péché demeure. » (Jean, ix, 5-41.)

Cet admirable récit prouve d'un bout à l'autre la divinité de Jésus-Christ, et nous trouvons que l'aveugle-né est plus clairvoyant, et surtout plus sincère que les pharisiens. Pour les convaincre que Jésus est de Dieu, il leur donne des arguments invincibles, auxquels ils ne peuvent rien répondre. Ils se fâchent, et le jettent dehors : voilà leur respect pour la croyance d'autrui. Jésus vient à cet homme, il lui parle, il lui dit qu'il est le Fils de Dieu : Cet homme l'écoute, croit à sa parole, et l'adore. Les aveugles volontaires sont les pires de tous les aveugles ; aussi sont-ils coupables, ainsi que Jésus l'affirme.

XVII.

LE BON PASTEUR.

Jésus venait de panser les yeux de cette brebis, chère à son cœur, l'aveugle-né, comme font ordinairement les

pasteurs, en mettant un peu de salive sur la plaie. Il nous souvient avoir vu, dans notre jeunesse, un pâtre mâcher une plante aromatique et en faire un remède pour la peau de ses brebis : Ce souvenir se représente à nous, à l'heure même, en écrivant ces mots pour dire que Jésus est le Bon Pasteur. Si nous étions plus clairvoyants nous-mêmes, nous verrions que pas un iota, dans l'Évangile, n'y a été mis sans but, et tout s'y explique admirablement. Aussi avons-nous vu avec ravissement Jésus traiter l'aveugle-né, comme le pasteur ses brebis.

Maintenant il va continuer de se peindre lui-même, afin que les générations futures, qui liront ses paroles et les étudieront, comprennent que son Cœur sacré, dès lors, était embrasé d'un amour infini, pour chacune de ses brebis, et qu'il voulait nous traiter en bon Pasteur. Mais écoutons parler l'ineffable Charité Elle-même.

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui n'entre point par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un larron. Mais celui qui entre par la porte, est le pasteur des brebis. C'est à celui-ci que le portier ouvre ; et les brebis entendent sa voix, et il appelle ses propres brebis, par leur nom, et les fait sortir. Et quand il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles, et les brebis le suivent, car elles connaissent sa voix. Elles ne suivent point un étranger ; mais s'enfuient de lui ; car elles ne connaissent pas la voix des étrangers. Jésus leur proposa cette similitude ; mais ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait. Jésus donc leur dit de nouveau : En vérité, en vérité, je vous le déclare, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus sont des voleurs et des larrons, et les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ;

et il entrera, et il sortira et trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour dérober, et tuer, et détruire : Moi, je suis venu, afin qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient avec plus d'abondance. Je suis le bon Pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire et celui qui n'est point pasteur, à qui n'appartiennent pas les brebis, voit venir le loup et abandonne ses brebis, il s'enfuit; et le loup les ravit, et disperse le troupeau. Ainsi le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et n'a aucun souci des brebis. Je suis le bon Pasteur, et je connais mes brebis, et les miennes me connaissent. Comme le Père me connaît, ainsi je connais le Père, et je donne ma vie pour mes brebis. Et j'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut que je les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'une bergerie et qu'un pasteur. C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie, pour la reprendre de nouveau. Nul ne me la ravit; mais je la donne de moi-même; et j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre. C'est le commandement que j'ai reçu de mon Père. (Jean, x, 1-18.)

Si, en parlant ainsi, Notre Seigneur peignait les pasteurs ordinaires de brebis, il se montrait surtout lui-même, à découvert, tel qu'il était en réalité, et tel qu'il serait dans le cours des âges.

Personne, avant lui, n'avait pu entrer dans la bergerie du bon Dieu, sans la foi au Messie, explicite ou implicite, car alors et toujours il était le Médiateur nécessaire. Les démons et leurs prêtres avaient égaré les peuples en les prosternant aux pieds de vaines idoles; les pharisiens et les faux prophètes les avaient trompés, Jésus, seul et vrai Pasteur, pouvait les faire entrer dans la bergerie : Il en est la porte. Il veille sur son troupeau, et il meurt pour lui.

Oui, il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent; il les appelle chacune par leur nom! Les hommes, qui ne jugent que par l'apparence, ne comprennent pas que ces quelques mots révèlent tout entier le vrai monde : celui des âmes, où le Christ est Roi : Roi connu, aimé, adoré, comme le Pasteur divin et éternel; non, le monde qu'on voit, n'est rien : c'est celui des corps qui s'agitent au gré des idées et des passions humaines, souvent, tandis que celui où le Fils de Dieu baptise les âmes, leur donne son Esprit, les nourrit de son Corps sacré, de son âme et de sa divinité; les soutient, les reprend intimement, les encourage, les soigne, panse leurs blessures morales, les guérit, les ressuscite à la vie éternelle, voilà le vrai monde, dont l'autre n'est que le masque. Nous qui avons le bonheur d'avoir la foi, nous voyons notre Pasteur divin dans nos tabernacles; nous allons à lui, quand il nous appelle; nous conversons avec lui; il nous ouvre ses bras et son cœur, et à notre tour, nous l'appelons et il vient à nous, dans cette union ineffable qu'on appelle la Communion. A-t-on vu des pasteurs nourrir leurs brebis de leur propre chair et de leur sang? Eh bien! notre Pasteur à nous croyants a reculé les bornes de l'amour connu, et il s'est fait notre aliment. Aussi a-t-il le droit de s'appeler le Bon Pasteur.

Cette page de l'Évangile est à elle seule l'histoire de l'Église et celle du monde intime des âmes. Les pharisiens et les Sadducéens n'y voulaient rien entendre, parce qu'ils ne voyaient que le monde des corps; et c'est de même aujourd'hui, malgré l'éclat que jette dans notre société le monde des âmes catholiques, qui se révèle au dehors par des vertus célestes et des œuvres incomparables. Sadducéens et pharisiens modernes ignorent le bon Pasteur, le Christ : ils veulent l'ignorer; ils le rejettent, ils le poursuivent, ils profa-

nent son image et ses divins sacrements; ils le tuaient, s'il pouvait mourir encore.

« Une nouvelle dispute s'éleva entre les Juifs, à cause de ces paroles. Plusieurs d'entre eux disaient : Il est possédé du démon, il est insensé : pourquoi l'écoutez-vous? Les autres disaient : Ces paroles ne sont point d'un démoniaque : est-ce que le démon peut ouvrir les yeux des aveugles? » (Jean x, 19-21.)

Ce spectacle est toujours le même : les uns adorent Jésus, les autres le blasphèment, et il en sera ainsi jusqu'au jour où le Pasteur suprême s'avancera, à la tête de toutes ses brebis fidèles, vers l'éternelle bergerie du Père céleste, dont Jésus a ouvert la porte; ou plutôt, dont il est lui-même la porte. Là, il n'y aura plus qu'un Pasteur et qu'un troupeau de brebis pures et aimantes : les boucs n'y entreront pas.

XVIII.

LES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES.

Jésus, après ces longues séances, où il luttait avec une divine fermeté contre les ennemis de la vérité et des âmes confiées à sa garde, quitta Jérusalem et se retira dans la Pérée, au-delà du Jourdain, où court la chaîne des monts de Galaad. En effet, on lit au verset 40 du chapitre x de saint Jean, que Jésus étant venu à Jérusalem pour la fête de la Dédicace, « s'en alla de nouveau au-delà du Jourdain, dans le lieu où Jean baptisait. »

Si les villes de la Galilée, tremblantes pour la plupart devant les projets de mort formés par les pharisiens contre Jésus, n'osaient plus courir au-devant de lui,

elles demeureraient cependant fidèles à son souvenir. Aussi le Maître put choisir soixante-douze Galiléens, parmi ceux qui vinrent le rejoindre sur la rive gauche du Jourdain.

Il y a des interprètes qui font partir les soixante-douze disciples, non de la Galilée, mais de la Samarie; mais lorsque Jésus y passa pour aller à la fête des Tabernacles, on sait qu'il voulait n'y être pas reconnu; aussi avait-il dû diminuer le plus possible son escorte. Quoi qu'il en soit, voici les paroles de saint Luc à ce sujet. Elles montrent que ces soixante-douze disciples furent autres que les douze, primitivement choisis, et qu'il ne s'agissait pour eux que d'une mission rapide, dont le but était de précéder Jésus, et de l'annoncer.

« Après cela le Seigneur en désigna encore soixante-douze autres, et les envoya deux à deux devant lui dans toutes les villes et tous les lieux où lui-même devait aller. Et il leur disait : La moisson, en vérité, est abondante, mais les ouvriers peu nombreux. Priez donc le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers en sa moisson. Allez : voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni bourse, ni sac, ni souliers. Et ne saluez personne dans le chemin. En quelque maison que vous entriez, dites premièrement : Paix à cette maison. Et si quelque enfant de paix est là, votre paix reposera sur lui; sinon, elle reviendra à vous. Demeurez au reste, dans la même maison, mangeant et buvant de ce qui se trouvera chez eux; car l'ouvrier est digne de son salaire. Ne passez point de maison en maison. Et en quelque ville que vous entriez, si l'on vous reçoit, mangez de ce qui vous sera servi. Et guérissez les malades qui y sont, et dites leur : Le royaume de Dieu s'est approché de vous. Mais en quelque ville que vous soyez entrés, s'ils ne vous reçoivent pas, allez sur ses places et dites : La poussière

même, qui s'est attachée à nous, de votre ville, nous la secouons contre vous : sachez-le cependant, le royaume de Dieu est proche. Je vous le déclare : il y aura pour Sodome, en ce jour, moins de rigueur que pour cette ville-là. Malheur à toi, Corozain ! Malheur à toi, Bethsaïde ! Car si les miracles qui ont été opérés en vous, avaient été opérés en Tyr et en Sidon, depuis longtemps elles feraient pénitence dans le cilice et la cendre. Mais aussi il y aura pour Tyr et Sidon, au jugement, moins de rigueur que pour vous. Et toi, Capharnaüm, élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers. Qui vous écoute, m'écoute ; et qui vous méprise, me méprise ; mais qui me méprise, méprise Celui qui m'a envoyé. » (Luc x, 1-16.)

A ce langage, on reconnaît le souverain Législateur, qui prévoit tout ; le Maître de la moisson qui veut recueillir tout ce qu'il a reçu de son Père, dont il est l'égal ; le Maître du monde, à qui tout doit céder, et dont les envoyés sont les ambassadeurs du ciel. On respecte ceux des rois de la terre, pourquoi pas ceux du Roi des rois ?

Le regard de Jésus, cependant, tombait du haut des monts de la Pérée sur la mer Morte, dont les eaux bitumineuses recouvrent les ruines de Sodome et de Gomorrhe. Cette vue lui inspirait de dire qu'elles seraient traitées moins durement que les villes, ennemies de ses Apôtres et de sa parole ; que Bethsaïde et Corozain demeurées sourdes à sa voix ; que Capharnaüm, dont l'orgueil sera abattu.

Nous avons vu les débris de cette cité superbe, qui s'élevait jusqu'au ciel. Nous considérons les colonnes brisées ; les chapiteaux de marbre roulés pêle-mêle dans la boue, les grandes pierres, souvenir de sa splendeur évanouie, et ce vaste champ de grandes ruines, à travers lesquelles nous allions, errant à l'aventure, nous rappe-

lait la prophétie du Sauveur : Tu seras abaissée jusqu'aux enfers. La mer de Galilée, ce jour-là agitée par une grande tempête, lançait ses vagues à travers les débris de l'orgueilleuse cité, avec son écume, comme pour obéir à la justice du ciel. Quelque bédouin nomade apparaissait çà et là, sortant d'un amas de pierres, où il avait cherché un abri durant la nuit. C'est la désolation... le silence de la mort... un champ fait à souhait pour peindre le désordre physique, qui a succédé au désordre moral... C'est un Capharnaüm.

Le regard qui voyait ces choses, dans un avenir impénétrable aux hommes ; cette voix qui les disait avec tant d'assurance, c'était le regard d'un Dieu, la voix d'un Dieu. Et tout voyageur chrétien, passant sur ces rivages désolés, y entendra comme un écho de la malédiction divine ; l'incrédule se dira : Comment ces lieux, où la nature a prodigué son soleil, ses eaux et ses fleurs, restent-ils déserts ? Qu'il lise seulement l'Évangile, la réponse s'y trouve. Jésus était donc allé visiter les villes et les bourgades, où avaient passé ses soixante-douze disciples, et il était revenu de ses courses apostoliques, au lieu où il les avait choisis et chargés de leur mission.

« Or, les soixante-douze rentrèrent joyeux, disant : Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom. Et il leur dit : Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair. » (Luc x, 17, 18.) Le superbe ! au ciel, il a voulu s'égaliser à nous, en disant : *Non serviam* : Je ne servirai pas... Nous l'avons foudroyé et, rapide comme l'éclair, il a roulé aux enfers. Vous, vous l'avez chassé en mon nom : évitez l'orgueil et ne vous attribuez pas la gloire qui n'est due qu'à Dieu. Ainsi semblait parler Jésus à ses disciples. Et il continua, parlant toujours comme seul un Dieu peut parler.

« Voici que je vous ai donné puissance de marcher

sur les serpents et sur les scorpions, et sur toute la puissance de l'ennemi, et rien ne vous nuira. Toutefois, ce n'est pas en cela que vous devez vous réjouir, de ce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. En cette même heure, il tressaillit dans l'Esprit-Saint, et dit : Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends gloire de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux petits. Oui, Père, car il vous a plu ainsi. Toutes choses m'ont été données par mon Père ; et nul ne sait ce qui est le Fils, sinon le Père ; ni ce qui est le Père, sinon le Fils, et celui auquel le Fils aura voulu le révéler. Et se retournant vers ses disciples, il dit : Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez. Car je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir les choses que vous voyez, et ils ne les ont pas vues ; et entendre les choses que vous entendez, et ils ne les ont point entendues. » (Luc x, 19-24.)

Jésus leur avait dit : « Réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » Sa pensée, alors, s'était arrêtée un instant, sans doute, sur cette patrie, où il régnera avec tous ses enfants, pendant l'éternité. L'Homme-Christ, lui, devait y arriver à travers les travaux, les souffrances et la mort, et comme le navigateur battu par la tempête, tressaille de joie en songeant au port, Jésus tressaillait de même en apercevant le ciel, où il allait apparaître, revêtu de son corps glorieux et sorti de ce naufrage, où l'on se perd corps et biens : la mort. Son humanité, encore passible et mortelle, était ravie en extase, à l'aspect de la gloire et du bonheur qui l'attendaient.

Ce ne sont pas seulement des prophètes et des rois, Seigneur, qui ont désiré voir et entendre ce que voyaient et entendaient vos disciples : nous aussi, nous aurions

voulu contempler votre adorable Personne, alors que, rejeté par les scribes et les pharisiens, poursuivi de leur implacable haine, vous trouviez votre joie dans la compagnie de ces hommes simples, de ces petits. Mais ne poussons pas trop loin nos regrets : la foi nous enseigne que vous êtes l'*Emmanuel*, le Dieu avec nous.

XIX.

LE BON SAMARITAIN.

Les pharisiens insultaient à Notre-Seigneur, disant qu'il n'était qu'un Samaritain et que le démon était en lui : Jésus répondit : Le démon n'est pas en moi. Il ne voulut pas ajouter : Je ne suis pas un Samaritain. Ce que nous allons voir achève sa réponse aux Juifs. Jésus va se peindre lui-même dans la personne du Bon Samaritain. N'est-ce pas le genre humain, qui a été laissé mourant sur le chemin de la vie, victime de l'orgueil, blessé à mort par le démon, ce voleur de la gloire de Dieu ? Qui l'a relevé ? Qui a pansé ses blessures et l'a guéri, sinon Jésus, le Bon Samaritain ?

« Et voilà qu'un docteur de la loi se leva pour le tenter, disant : Que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? Jésus lui dit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi ? Qu'y lisez-vous ? Celui-ci répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toutes tes forces, et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même. Alors il lui dit : Vous avez bien répondu ; faites cela et vous vivrez. Mais celui-ci, voulant passer pour juste, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ? Jésus reprit ainsi : Un homme descendait de Jérusalem à Jérico, et il tomba entre les mains des